

phiques les plus divers, classique, espagnol, indou, 1900 et même nippon, et le caractère de démonstration plutôt que d'interprétation de son art.

Douée d'un bel équilibre, d'une robustesse qui n'exclut nullement la grâce et la recherche de l'attitude, Mme Niles, quelle que soit la facilité avec laquelle elle s'adapte aux minauderies japonaises, au maniement des castagnettes, à la patte en l'air du Cancan, gagnerait, semble-t-il, à moins disperser son effort. Pourquoi, par exemple, ne se consacrerait-elle pas à l'Espagne qu'elle étudie déjà avec une prédilection particulière?

M. Leslie, Pierrot sautant, Marionnette échappée, traversait parfois la scène avec une pétulance, une sorte de détraquement subtil qui comportaient d'autres mérites que ceux de la brièveté.

René BARON.

## Chronique du Cinéma

**////** A PROPOS D'UN FILM DE M. E. VUILLERMOZ. « Jeune fille au jardin ». Musique de F. Monpou.

Lorsque j'étais enfant on me conduisait en promenade le long de la rivière si le temps était beau, je regardais au fil de l'eau les vieux palais à colonnes qui s'y réfléchissaient et dont l'image frémissait sous la brise.

Il arrivait parfois que le ciel se couvrit ; de fins nuages gris posaient sur la journée un voile d'incertitude alors on me menait par la main au cœur de la ville, sur les boulevards. Attentif aux parades foraines et aux bribes de conversation des promeneurs que je croisais, je les continuais intérieurement. Mon esprit sans cesse échafaudait des situations romanesques.

Dans la foule un personnage captait mon admiration : le marchand de ballons, vêtu d'une blouse d'un bleu cru, un béret sur la tête, posé à la manière des gascons ; il marchait lentement portant sa marchandise retenue par des fils à un té de bois blanc. Ces attaches devaient être bien fragiles et je vis quelquefois lorsque le vent poussait devant lui des nappes de poussière, des petits globes s'élever au-dessus des arbres, des maisons, des clochers et glisser dans le ciel à l'extrême limite de l'horizon. Où allaient-ils ? Mon œil suivait leur course capricieuse jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'une petite goutte de couleur confuse diluée dans l'inconnu, le mystère des inaccessibles lointains. Aujourd'hui je me souviens de cet intérêt puéril pour les ballons, et du désir d'aventure que faisait naître dans mon cerveau d'enfant leur fuite éperdue ; je n'ai guère changé depuis. L'homme est ainsi fait, aux diverses étapes de sa vie on retrouve à certains moments ; des mouvements du regard, des gestes fugaces, des intonations, des sourires qui datent de ses premières années ; il conserve presque toujours les aspirations du jeune âge, mais les transpose sur un autre plan. Certes, le marchand de ballons ne me séduit plus, mon intérêt pour lui s'est modifié avec les années, mais il suivit sa silhouette pittoresque ; je l'ai située en un monde plus abstrait, il est devenu le semeur d'idées dont les rencontres m'enthousiasment d'autant plus que l'époque actuelle ne donne pas l'espérance qu'elles soient fréquentes. Cependant on rencontre à de longs intervalles des êtres qui

emploient leur intelligence sensible à multiplier pour nous le pouvoir d'évasion le plus magnifique comme le plus nécessaire aux heures d'inquiétude que nous vivons. Parmi les semeurs d'idées E. Vuillermoz réalise, dans la forme absolue, les désirs, les aspirations du monde musical ; non seulement il écrit sur la musique des pages souveraines où l'équilibre, l'élégance du style et le sens du pittoresque s'associent pour maintenir sur les cîmes l'art le plus immatériel, par cela même le plus vrai, mais il vient de tenter une aventure dont les conséquences doivent donner à la musique la place essentielle dans le cinéma. La musique jusqu'alors considérée comme un élément décoratif, releguée pour cela au rang des accessoires, devient sujet, alors que l'image exprime le sens caché sous le grimoire, le mystère deviné seulement par les initiés et les êtres doués d'une sensibilité singulière.

M. Vuillermoz propose au public un film qui trouve son thème dans une courte pièce de piano, exécutée par un pianiste sans modification du texte, si l'on excepte quelques barres de reprise, piquées ça et là pour que les commentateurs, les illustrations graphiques puissent se développer à leur aise. Il a choisi « Jeune fille au jardin » de F. Monpou, c'est une œuvrette aux tons fanés mais délicieux. Une mélodie simple, tombée semble-t-il de l'archet magique de Kreisler s'étire sur un fond harmonique transparent, fluide et d'un précieux raffinement. C'est la pensée choisie d'un artiste délicat. De ce feuillet d'album destiné à remplacer sur le piano des jeunes filles d'aujourd'hui les « Romances pour cœurs sensibles » que nos aïeules chantaient les yeux mouillés de larmes, M. Vuillermoz a tracé tout d'abord sur l'écran une traduction des rythmes, que synthétisent des lignes et des figures géométriques ; puis se dégageant sans heurt de l'abstrait, il impose peu à peu sous des aspects humains plus directs et légers les divers climats psychologiques apportés par le printemps. L'ossature des arbres reverdit, les bourgeons et les fleurs éclatent, s'épanouissent aux chants des oiseaux et des sources. — Une jeune fille tirée d'un lourd sommeil détend ses bras engourdis, se grise de la tiédeur de l'air, une source glisse dans l'herbe comme un serpent de métal, elle penche sur elle son visage enivré de parfums, de lumière, de jeunesse. Elle danse. Ce sont des attitudes calmes, des gestes lents, et religieux qui s'accélèrent jusqu'au débordement d'un rythme dyonisiaque. La musique continue son bercement dans un ciel gris et froid. La jeune fille qui dansait longe tristement la source muette et figée ; assise au pied du roc elle en épouse par d'insensibles degrés la couleur et la forme ; elle est devenue minérale, absorbée par la matière. Quelques figures géométriques, des lignes, des vibrations de lumière servent à conclure ce film construit comme un lied et où se trouvent sous une forme claires les éléments du discours musical judicieusement ordonnés. *Jeune fille au jardin* m'a séduit à plusieurs titres, et je viens à penser que dès l'instant que la pédagogie suit une courbe évolutive pourquoi ne pas tirer partie de ce ballon d'essai ? pourquoi ne chercherait-on pas à présenter à nos écoliers la musique comme génératrice d'idées. Un Poème symphonique de Liszt ou de Debussy laisserait dans la mémoire encore vierge des jeunes auditeurs une trace impérissable, si un « semeur d'idées » de la race de M. Vuillermoz découvrait pour le leur faire comprendre, le leur faire aimer, le sens caché

de la musique qui n'a guère de signification et par cela même de charme que pour celui qui la porte en soi.

C'est à la grande virtuose Mme Magda Tagliaferro que M. Vuillermoz s'était adressé pour interpréter la page de Fe Monpou qui sert de base à ce film. Elle fut la traductrice délicieusement poétique de « *Jeune fille au jardin* » joignant à un rythme plein d'abandon, une palette de sonorités claires, cristallines, nullement déformées par le micro. La Danse était confiée à Clotilde Sakharoff. Ceci suffirait à nous convaincre du souci de perfection dépensé pour cette charmante réalisation.

Pierre LUCAS.

## L'Édition Musicale

//// J.-C. DE MONDONVILLE : *PIECES DE CLAVECIN EN SONATES AVEC ACCOMPAGNEMENT DE VIOLON*, op. 3<sup>e</sup>, publiées avec une introduction par Marc Pincherle, Paris, Libr. Droz, 1935, in-f<sup>o</sup> 29 + 72 + 22 (violon).

La Société française de Musicologie a été bien inspirée en confiant la publication de cet intéressant ouvrage aux bons soins du meilleur spécialiste qui soit aujourd'hui en fait de musique instrumentale française : M. Marc Pincherle. On ne peut que louer la méthode et le soin avec lesquels il a effectué sa transcription d'après l'édition ancienne dont la date exacte reste incertaine. L'opus IV (*Les Sons harmoniques*) semble dater de 1735 et l'opus III dont il s'agit doit remonter à 1733 ou 1734. Dans son intéressante introduction, M. Pincherle met en relief ce trait particulier du génie de Mondonville qui toujours s'appliqua à chercher des formules nouvelles et souvent y réussit avec bonheur. Il y a des « trouvailles étonnantes » dans les *Sons harmoniques*, des hardiesses d'écriture remarquables pour l'époque en France. L'opus III est moins extraordinaire à première vue. Mondonville aborde un autre problème, celui des rapports entre le clavecin et le violon. Les rôles habituels sont renversés. Le violon ne fleurit pas brillamment au-dessus de la basse-continue, les deux instruments se font mutuellement valoir, chacun dans son domaine, avec ses ressources particulières. Certainement, les *Sonates pour clavecin et violon* de J.-S. Bach, quelques années auparavant, offrent un modèle dont ne se rapproche guère Mondonville. L'écriture contrapuntique à trois parties de Bach n'est évidemment pas à sa portée ; mais il arrive à traiter fort habilement les deux instruments et à les opposer mutuellement de façon agréable. Soyons reconnaissants à M. Marc Pincherle d'avoir remis en lumière cet ouvrage fort intéressant et vraiment trop ignoré jusqu'ici.

//// JEAN-BAPTISTE HENRY D'ANGLEBERT : *PIÈCES DE CLAVECIN* transcrites par Marguerite Roesgen-Champion. (Publication de la Société française de musicologie, Librairie E. Droz, 1934, in 4<sup>o</sup>, rel. toile.)  
Enfin, voici publié un des ouvrages les plus importants pour l'histoire du clavecin en France. Sans doute d'Anglebert n'a-t-il pas le charme ingénu d'un Louis Couperin, ni le génie rêveur et poétique d'un François Couperin, mais ce musicien formé, sensible-t-il, à l'école de Lully, témoigne d'une délicatesse, d'une fraîcheur exquise, parfois d'une force singulière qui l'apparentent au grand maître de ce temps. Il transcrit à ravir les pièces d'orchestre de Lully aussi bien un léger trio d'allure populaire comme *Dans nos bois* que d'importantes symphonies comme l'*Ouverture de la Mascarade*, de